

Mes mots dans ta bouche

Tout a commencé avec une photo.

C'était un soir pluvieux de juillet, et moi et Emil faisons nos bagages. Nous nous préparions à prendre le train le lendemain pour Odense, où nous allions rendre visite aux parents d'Emil. J'étais nerveuse, agitée et éprouvais une douleur lancinante au corps. Quelques semaines plus tôt, j'avais appris la présence d'un kyste bénin à l'ovaire, ce qui me préoccupait. Ça et les événements du lendemain. J'avais déjà rencontré les parents d'Emil, mais pas bien souvent et je parlais à peine danois. Bien que je comprenne ce qu'on me disait, le visage de mes interlocuteurs se décomposait lorsque je répondais en suédois. Je ne savais pas à quoi m'attendre, quelle attitude adopter ni que mettre dans ma valise. Emil était à son ordinateur. De l'autre côté de la fenêtre, le boulevard Amager grondait dans l'éclat de gyrophares bleus, mêlés à la pluie incessante et au vent qui donnait à Copenhague sa sonorité grinçante. Fatiguée de plier négligemment quelques vêtements, j'ai fixé longuement mon gilet bleu et me suis perdue dans des divagations sur les kystes ovariens et les parents d'Emil. Et si en réalité, ils me détestaient ?

Emil m'a extirpé de mes pensées en me criant de venir voir : quelqu'un avait écrit un article révoltant dans le *Politiken* sur la récente vague poétique danoise. J'ai lu les quelques paragraphes et alors que je m'apprêtais à dire quelque chose, j'ai remarqué une photo apparue à l'écran sur cette zone de Facebook signalant qu'il avait reçu un message. C'était un portrait en noir et blanc, une photo de profil typique des réseaux sociaux. Cette simple petite icône révélait une fille rayonnante. Elle devait avoir vingt ans et regardait droit l'objectif en souriant. Le portrait avait été rogné de manière à ce que le visage occupe toute la place, ne laissant voir que pommettes, taches de rousseur et sourire radieux. Elle aurait pu s'appeler Synnøve, Wenche ou Ragnhild, mais portait le nom tout à fait commun de Nora. Un prénom non seulement banal, mais norvégien.

J'en ai eu le souffle coupé. Oubliant ce que je voulais répondre à Lilian Munk Røsing, critique littéraire au *Politiken*, j'ai soudain pris désagréablement conscience de mon corps, de mes mains. Nora était l'ex d'Emil. J'ignorais qu'ils avaient gardé contact. J'avais les joues en feu et mon mutisme grandissait à me faire honte. J'ai bredouillé quelques mots, feignant de ne pas avoir vu cette belle apparition relevant du domaine privé. Je sentais qu'un nouveau paysage se formait au fond de moi, quelque chose d'étranger.

Nous nous connaissions depuis bientôt un an et sortions ensemble depuis quelques mois. Nous commençons à mieux nous comprendre, malgré la confusion linguistique. Il n'était pas simplement question d'apprendre à connaître une personne et à maîtriser une autre langue scandinave, mais la manière dont cette personne se l'appropriait. Le danois devenait petit à petit intelligible dans la bouche d'Emil, et lui commençait à parler suédois. Lors de notre première rencontre, par un beau jour de septembre, je n'avais pas saisi un traître mot de ce qu'il baragouinait. Alors que je fumais au soleil sur un banc, il m'avait fallu trente bonnes secondes pour comprendre qu'Emil voulait m'emprunter mon briquet, *lighter*¹. Nous étions camarades de classe et je me sentais terriblement stupide de ne rien parvenir à distinguer dans le flot de mots. Le premier jour, quand Emil ou l'autre étudiant danois avaient pris la parole, j'avais purement et simplement arrêté d'écouter. C'était comme tenter de vider l'eau du riz dans une passoire à gros trous ou de lire l'avenir dans du marc de café. Pire qu'une radio entre deux fréquences. Emil avait quant à lui une connaissance rudimentaire du suédois pour avoir vécu un an dans le pays – il était capable de décrypter le sens général des phrases, mais certains détails pouvaient lui échapper (un jour, lors d'un séminaire, il avait souligné le mot « pomme de pin » dans le texte étudié et lancé : *Ça veut dire quoi ?*). Mais les difficultés de communication que les autres de la classe semblaient éprouver autant que moi n'avaient l'air de gêner ni Emil ni son compatriote. Se comprendre l'un et l'autre leur suffisait peut-être. Et sans doute un tel fossé ne pouvait-il être comblé. En tout cas, lors de notre pause

¹ NdT : les expressions en italique sont en danois dans le texte.

cigarette, Emil avait plus de facilité à me comprendre que l'inverse, ce qui rendait l'échange curieusement bancal. J'étais pour la première fois confrontée à l'expression faciale que j'ai plus tard appris être la norme des rencontres entre Scandinaves, traduisant à la fois une peur paralysante et le désir de ne surtout pas admettre que l'on ne pige rien. La plupart préférant laisser les quiproquos s'installer jusqu'à ce que la conversation s'enlise pour de bon. Ce jour-là, brandir finalement mon briquet était pour moi une petite victoire. Après tout, on dit aussi *lighter* en anglais. Apprendre à déchiffrer le danois a été une décision très active de ma part. La compréhension progressive à laquelle j'avais cru entre pays voisins n'existait pas ; elle nécessitait l'usage de Google Traduction, des suées intenses et de longues discussions avec mon ami Petter qui vivait à Copenhague depuis longtemps. Au cours de l'automne, je n'ai pas pris conscience qu'apprendre une langue pour quelqu'un pouvait avoir quelque chose de romantique. Romantique à la fois comme idéal, dans l'idée vaine de parvenir à comprendre l'univers d'un autre, mais aussi comme le simple fait d'offrir des fleurs ou de vider le lave-vaisselle. Un geste aussi concret que symbolique. Le danois et le suédois ont beau être proches, les deux langues sont phonétiquement très différentes, et les écarts importants du point de vue de la syntaxe et du vocabulaire fondamental. Autrement dit, je me lançais dans un projet ambitieux. L'envie de percer ces mystères ne m'est cependant pas venue du sentiment amoureux. Rien de palpable, une simple résolution soudaine. En décembre, je me sentais suffisamment maître de la langue pour voir Emil en tête-à-tête. Les cours l'avaient amené à Stockholm pour quelques jours, et nous sommes allés boire une bière. Si la conversation devenait trop difficile à l'oral, nous pourrions toujours nous envoyer des petits mots, avait-il suggéré par mail. Autour de Noël, les e-mails se sont étoffés et nous nous sommes retrouvés début janvier dans le vent de Copenhague. Notre relation a progressé au rythme de ma compréhension du danois. En mars, alors que j'étais capable d'écouter la *Revue littéraire* de la radio nationale, Emil m'a demandé si nous étions *en couple*.

Nous étions maintenant en juillet et fin août, il était prévu qu'Emil s'installe à Stockholm. Trois mois, ce n'est pas bien long, mais assez pour fonder une belle histoire dans laquelle on se sente bien. Une amie affirmait que quand il m'observait, Emil avait des étoiles dans les yeux. Je ne le voyais pas, mais l'éprouvais parfois dans son regard. Il m'inspirait une telle confiance que j'en étais moi-même étonnée. Jusqu'au choc de la photo de Nora, qui m'a fait vaciller. Je me suis excusée, enfermée aux toilettes, puis suis restée là un bon moment, sur la lunette rabattue, à fixer le carrelage. J'avais chaud aux joues et le cœur battant. Je me sentais trop mal, infiniment troublée. Connaissais-je vraiment Emil ? Je savais que c'était un ami fidèle, un frère aimant et qu'il rédigeait ses poèmes avec un dévouement touchant. Un garçon serviable, très courtois – mais il y avait chez lui autre chose, une facette différente... Quand quelques mois plus tôt, je m'étais fait opérer les dents de sagesse, je lui avais écrit que j'avais envie de hurler. Il m'avait dit : vas-y. Pour je ne sais quelle raison, cette réponse m'avait surprise. Et peut-être séduite.

Mais après tout, que savais-je de lui ? À mes yeux, Emil était brillant, éblouissant. J'étais forcément aveuglée.

[...]

9.

Aïe !

Mes règles me torturaient quand je suis arrivée dans l'appartement de mon grand-père déserté pour l'été. Le kyste, que j'avais quasiment oublié, cette bulle transparente enfouie là-dedans s'avérait une ingénieuse machine à douleur qui excitait mon organisme. Je tremblais plus fort, mon cœur battait plus vite jusqu'à soudain s'arrêter, ne laissant que souffrance. Sous mes paupières, tout était blanc, noir et explosions. Allongée sur le canapé, je sentais la vie s'écouler de mon corps. Le kyste allait disparaître spontanément, il était bénin, rempli de liquide. La porte du balcon ouverte sur la rue laissait entrer des courants d'air qui m'accablaient le front. Je me consolais en me disant que ce n'était pas grave, ça faisait juste mal. Ça fait mal, c'est tout, me répétais-je encore et encore. Une simple douleur. Rien d'autre.

L'intérêt général relativement récent pour les règles ne se focalise que peu sur la douleur, au profit de l'aspect visuel de cet état – les réseaux sociaux regorgent de photos de femmes aux jambes blessées et à l'entrejambe fièrement sanguinolente dans des petites culottes suintantes, mais aussi de cuisses flasques décorées du bout de la ficelle d'un tampon et de coupes menstruelles tenues par des doigts délicats aux ongles soigneusement manucurés. Je transpirais sur le canapé. Une coupe. Une coupe. Qui de sensé peut bien vouloir se mettre une coupe là où je pense pour la laisser lentement se remplir de sang ? Et ensuite faire bouillir le tout dans une casserole sur sa cuisinière ? Même Cosette devait avoir une meilleure hygiène intime. Peut-être frottait-elle ses serviettes en mailles contre une pierre à laver rugueuse. Pourquoi aucune bande dessinée ne raconte cette histoire ? Je croyais que toutes les filles de l'école de BD de Malmö s'étaient mis en tête de « briser le tabou des règles », avec la sortie d'une nouvelle anthologie chaque semaine à ce propos. L'art de l'affiche des années 70 est-il dépassé ? N'est-ce pas assez

explicite pour les illustrateurs du sud du pays ? Tant qu'à faire, autant se mettre en tête de décrire ses excréments.

Sur la question des règles, on identifie au moins trois positions : la veine affirmant que l'on doit en parler, écrire sur le sujet, en discuter publiquement, ne cesser d'enfoncer des portes ouvertes... Il y a aussi ces femmes qui se fixent sur les hormones et les détails physiologiques, et puis le troisième lobby, le pire de tous : celles qui placent la menstruation sur un piédestal et soutiennent que les cycles de la lune « nous » différencient du mode de vie invariable des hommes. Mais si les règles sont si passionnantes, pourquoi personne ne se soucie donc de savoir ce que l'on ressent vraiment quand on les a ?

Quelques mois plus tôt, lors de l'examen gynécologique où mon kyste était apparu sur une échographie obscure, le médecin avait manifesté sa satisfaction. Elle avait trouvé le problème et m'avait expliqué que ça disparaîtrait.

– Ce genre de petits kystes régressent spontanément, avait-elle dit en maintenant une tige en métal dans mon bas-ventre qui me donnait l'impression qu'elle me farfouillait jusqu'aux poumons. Aucun danger.

Ce petit kyste qui régresserait apparemment de lui-même expliquait la douleur. Elle allait me prescrire des cachets un peu plus puissants : du naproxène.

– Mais j'ai mal depuis si longtemps, avais-je observé. On m'a déjà donné du naproxène.

La gynéco avait repris son exploration de mon intérieur, fourrant sa tige à la racine du cœur, dans le sternum.

– Là, ça va mieux ?

En m'entendant répondre que non, elle avait froncé les sourcils et m'avait inscrite sur la liste d'attente de la spécialiste de l'endométriose du centre médical. Dieu soit loué, avais-je pensé, tout en éprouvant de l'embarras.

J'avais entendu parler de cette maladie, notamment grâce à une campagne où des filles effrontées de Berghs, l'école de communication de Stockholm, avait posé avec des t-shirts annonçant *BIEN PIRE QUE LES RAGNAGNAS*. Le but était d'interpeller

employeurs et syndicats, afin que les femmes souffrant d'endométriose obtiennent réparation. Elles évoquaient des douleurs insupportables, des problèmes au ventre, au lit, à la chatte, bref tous les problèmes possibles et imaginables. Si j'avais mal, il ne m'était jamais arrivé d'être coincée dans des toilettes publiques avec une diarrhée d'enfer ou ne pas oser me lever de ma chaise de peur qu'elle soit ensanglantée. Pour une raison ou pour une autre, je ne me reconnaissais pas du tout dans ces symptômes. Ma copine Vide avait déjà vomi de douleur pendant ses règles. Pas moi. Je ne pouvais donc pas avoir une endométriose, si ?

La liste d'attente de la spécialiste en question était longue. Mon kyste tout à fait bénin avait été identifié en mai et nous étions maintenant fin juillet. Je pouvais à peine bouger. Je sentais des morceaux de chair s'arracher de mon bas-ventre, provoquant d'ardents élancements. Il n'y avait rien à dire, rien à faire, pas un médicament avec ou sans ordonnance susceptible de me soulager. La douleur m'irradiait les jambes, par ailleurs toute engourdis, et remontait dans le dos. J'avais abandonné depuis longtemps l'idée répandue qui voulait que l'on chasse la douleur par l'exercice : ça ne faisait qu'aggraver les choses. Rien qu'aller dans la cuisine était au-delà de mes forces. Je ne résistais pas. J'avais arrêté. Il n'y avait aucun danger. Ce n'était que des douleurs menstruelles. Tout ce qu'il y avait de plus naturel. Après tout, je connaissais ça depuis des années. Était-ce vraiment pire aujourd'hui ? J'essayais de me le rappeler.

Les premières fois, au début du collège, j'allais blanche comme un linge à l'infirmerie, où l'on me donnait du naproxène. Le soir, je tentais de m'endormir avec une écharpe en laine nouée autour du ventre, comme maman me l'avait conseillé. Ça ne marchait pas. Suivant les recommandations des médecins et de certains magazines attentionnés, je prenais des calmants avant l'arrivée de mes règles, me remuais puisque c'était censé aider, ou restais au contraire paralysée sur le canapé, pressant sur l'abdomen une bouteille d'eau chaude qui me laissait des marques rouges sur la peau. Au bout de quelques années, finissant par accepter que ni les cachets ni la marche sportive ne pourraient me secourir, je me suis mise à

organiser mon quotidien en fonction de la douleur qui revenait tous les mois. La semaine de mes règles, je ne prévoyais rien, je savais que je n'irais ni à l'école ni à la piscine. Je mettais ma vie sur pause quelques jours, puis revenais comme si de rien n'était. Parfois, c'était insoutenable, mais le mois suivant, j'arrivais subitement à me lever. Ce n'était pas aussi terrible à chaque fois. Mais ça l'est devenu.

Et pourtant, c'était l'automne de ma vie. Au printemps, j'avais envoyé une courte suite de poèmes à ce qui me semblait un million de revues littéraires de pointe, et fini par obtenir un oui. Un merveilleux petit oui. Mes vers seraient publiés dans une anthologie de treize poètes nés entre 1983 et 1992 – j'étais pour ma part de la modique génération 88, ni mûre ni jeune et prometteuse. En août, une soirée de lancement aurait lieu au musée Moderna de Stockholm, avec du vin et des lectures. Voilà quelque chose auquel m'accrocher, quelque chose bien à moi. Et Emil en était fier. Il lisait ma prose les yeux luisant, il pleurait, riait, et même si on m'avait déjà lue auparavant, c'était cette fois différent. Il manifestait un enthousiasme pour mon talent que je n'avais pas connu depuis mon enfance, pour peu qu'on m'en ait jamais manifesté. Non seulement mes mots brillaient, mais aussi ma personne.

Je m'étais inscrite à deux cours de danois à l'université, et l'automne s'annonçait plein de promesses. J'avais ma vie et mon talent. Sauf quand je songeais à Nora. J'essayais de mesurer tout ce que j'avais déjà, mais je me retrouvais le plus souvent à penser à ce que je n'avais pas : des boucles blond vénitien, un appartement à Oslo, l'amour d'Emil pour l'éternité. Comment se faisait-il que tous les maux fassent aussi mal ? Je voulais un médicament, je voulais un spécialiste et je le voulais maintenant. Ne va pas la voir. Ne la choisis pas. Pas elle, mais moi. J'attendais et espérais.

Et le verdict est tombé : Emil n'a pas vu Nora. La nouvelle est arrivée sans fanfare ni feu d'artifice. Moi qui voulais que la décision vienne de lui, qu'il me dise calmement mais solennellement qu'il n'en avait pas envie. Ce devait être une sorte de déclaration d'amour indirecte à mon égard – *Qui a besoin de Nora dans un monde où tu es là ?* On en était loin. Emil m'a annoncé presque en passant, d'un ton neutre qui ne laissait guère la place aux questions,

qu'il lui avait dit que ce n'était pas possible. Je ne savais que répondre. Un « merci » aurait sans doute été bienvenu, mais j'ai laissé un silence troublé s'installer, prise d'une affliction au corps, un poids sur la mâchoire, quelque chose dans la gorge, derrière les yeux. Sans doute ma grossièreté n'a pas incité la déclaration d'amour à venir. J'ignorais le fond de sa pensée, mais je me demandais toujours en quoi sa liberté pouvait se définir par le fait de voir ou non Nora.